

RÉSUMÉ DE TEXTE

1 [Le] moi ne se connaît pas plus comme individu que comme personne, et
2 moins encore comme personnalité : il ne se connaît pas du tout. Condition de
3 toute représentation, il n'est pas représentable. Conscience de toutes les déter-
4 minations, il n'est pas déterminable. Aussi la « certitude » que nous en avons ne
5 correspond-elle à aucun degré ni à aucune forme de « connaissance ». Elle ne fait
6 qu'exprimer de façon pathétique cette présence à soi de la vie dans la sensation.
7 Aussi est-il bien remarquable que nous perdons toute conscience et tout senti-
8 ment de notre identité lorsqu'une anesthésie ou un sommeil suffisamment pro-
9 fonds nous ôtent toute sensation. À l'inverse, nous avons une conscience d'autant
10 plus intense et plus vive d'exister que nous sommes plus intensément et plus vive-
11 ment affectés par ce que nous sentons. Mais ce « nous » n'est pas quelque chose.
12 À peine est-ce quelqu'un. Si bouleversé que je puisse être par l'exécution d'une
13 pièce musicale, il est certes vrai que je n'en éprouverais rien si mon corps n'en
14 était affecté ; pourtant ce n'est pas mon corps qui est si intensément ému, mais
15 seulement cette part de moi que je reconnais seule comme véritablement moi,
16 quoique je ne puisse pas plus l'identifier que la situer, la qualifier, ni la détermi-
17 ner.

18 Seule une commodité de langage nous fait alors nommer *sujet* cette sorte
19 de phosphorescence de la vie qui se reconnaît elle-même en chacune des ma-
20 nières dont elle est affectée. Qu'un tel sujet soit la condition de possibilité de
21 toute connaissance, cela est certain. Mais il est aussi certain que lui-même ne
22 peut pas être connu. Ce moi est comme la lumière : quoiqu'elle nous fasse voir
23 toutes choses, aucune chose ne l'éclaire, et on ne la voit pas. Un exemple rendra
24 le fait patent : que je souffre, ou que je vois la mer bleue, cela est aussi indubitable
25 que la plus éclatante des évidences. Si certain que j'en sois, je ne sais toutefois
26 rien de ce qui cause cette souffrance, ni de ce qui constitue la couleur bleue, ni
27 moins encore de ce qu'est ce moi qui dit *je*. Car autre chose est le *moi* que je vois
28 dans un miroir, que je sais capable de certaines opérations, que les autres recon-
29 naissent, et autre chose ce qui en moi dit « *je vois* » ou « *je souffre* ». En tant que
30 *je me sens vivre*, *je suis* une conscience : je sens, j'endure, j'attends, sans que rien
31 ne caractérise l'identité de cette conscience. Comme tel *je suis* donc aussi insai-
32 sissable et aussi inconnaissable à moi-même qu'aux autres. À l'inverse, lorsque je
33 veux prendre conscience de *moi*, ce n'est plus de ma conscience qu'il s'agit, mais
34 de cette individualité singulière, identifiée par les déterminations particulières de
35 ce corps, par un certain nombre d'aptitudes, et par un certain type d'attitudes et

36 de comportements. Encore y a-t-il bien de la différence entre l'image que je forme
 37 alors de ce *moi* et celle qu'en forment les autres. Diversement perçu, compris ou
 38 interprété, du moins ce *moi* est-il, comme n'importe quel autre corps ou n'im-
 39 porte quel autre discours, un des objets du monde.

40 Comme tel il est toujours distinct de la conscience qui s'en éprouve aussi dif-
 41 férente que cependant inséparable. D'une part, en effet, comme sujet de sa repré-
 42 sentation, la conscience s'éprouve toujours hors du monde. Parce que le monde
 43 est toujours devant elle, elle ne peut que s'en éprouver en deçà. Elle y voit toutes
 44 choses, mais elle ne s'y voit pas. Le propre de la conscience est de s'éprouver
 45 à distance et comme en retrait de tout ce dont elle a conscience. D'autre part,
 46 en l'unissant à ce qui n'est *pas encore*, l'attente la désunit du monde *déjà* là. Par
 47 ailleurs, étant pure ouverture au temps, l'attente qui la constitue fait que je trans-
 48 cende tous les temps sans être affecté par le temps. *Je* suis donc le même (la même
 49 conscience) après avoir tant vécu qu'en commençant à vivre. Mais ce que *je* suis
 50 alors n'est rien de représentable, n'a ni qualité, ni détermination : ce que *je* suis, en
 51 ce sens, n'est pas du tout quelque chose. Il en va, bien sûr, tout autrement de *moi*.
 52 Le *moi* est l'objet que je deviens pour moi-même et pour les autres en m'efforçant
 53 de lui faire exprimer ce à quoi je tends. Comme sujet de ma représentation, *je*
 54 suis l'intemporel témoin de ma temporalité. Comme objet représenté, à l'inverse,
 55 c'est nécessairement dans le temps que mon *moi* déploie l'activité qui m'exprime,
 56 est affecté par ses rencontres, déterminé par les situations où il se trouve engagé,
 57 et apparaît de la sorte décrit par sa propre histoire. La dualité qui me constitue
 58 n'est donc pas seulement celle de l'intérieur et de l'extérieur, d'un sujet qui se re-
 59 présente le monde et de l'objet par lequel il prend place dans ce monde, d'une
 60 conscience qui attend et d'un individu affecté par ce qui lui arrive. Elle est aussi
 61 celle d'un ego intemporel qui dit *je*, et d'un *moi* dont tous les autres et lui-même
 62 parlent comme d'un objet.

63 Enfin, comme tout vivant *tend* à sa forme ultime, tout homme *tend* à devenir
 64 ce qu'il doit être. Mais, nous l'avons vu, l'homme est cet animal paradoxal au *te-*
 65 *los*¹ aléatoire. Ce qu'il a à être, il lui faut se l'assigner, s'y déterminer, le choisir, et
 66 pour cela l'imaginer. Comment sa destination ne serait-elle pas alors imaginaire,
 67 puisqu'elle ne lui est assignée que par son imagination ? Peut-être est-ce d'ailleurs
 68 ce qui avait fasciné Valéry lorsqu'il en concluait qu'« au début était la Fable ». Et
 69 en effet, il n'y a rien de si intime, de si particulier, de si propre – notre moi –, que
 70 nous n'ayons dû rêver, fantasmer, construire et nous représenter imaginairement
 71 avant de le poursuivre comme un but, de nous y efforcer comme à une tâche, et
 72 de nous y identifier comme à notre destin. Sans doute est-ce même cette sub-
 73 stitution d'un *telos* imaginé à un *telos* inné, d'une finalité extérieure et toujours
 74 contingente à une finalité inhérente et toujours nécessaire, à laquelle on se réfère

¹ *telos*, mot grec pour « but ».

75 implicitement en évoquant la substitution de la culture à la nature. Car ce moi
76 que nous projetons, nous l’imaginons à partir des rôles que notre milieu social
77 nous présente. Nous le composons en empruntant ses traits à quelques person-
78 nages que nous admirons, ou plus souvent à ceux que l’histoire, la littérature, ou
79 les diverses mythologies, nous font imaginer. Ainsi avons-nous constitué, presque
80 à notre insu, une sorte de personnage-modèle, un moi paradigmatique, qui va en
81 quelque sorte régler notre vie, nous y faire choisir telle profession plutôt qu’une
82 autre, et moins sans doute pour son exercice intrinsèque que pour les attitudes,
83 l’allure, les gestes, dont nous imaginons qu’elle doit être l’occasion. Le moi au-
84 quel nous tendons, tout imaginaire qu’il soit, consiste donc moins en une fonc-
85 tion qu’en un rôle, moins dans ce rôle que dans le personnage qu’il permet de
86 mettre en scène, et moins dans ce personnage que dans l’expressivité de la per-
87 sonnalité qu’il manifeste. Une personnalité : c’est-à-dire une énergie, un rythme,
88 un tempo, une tonalité, et, solidairement, un style plus ou moins souple ou plus
89 ou moins heurté, plus ou moins harmonique ou plus ou moins dissonant, de re-
90 lation avec les autres. Notre vie va donc se passer à jouer ce personnage imaginé,
91 ou plutôt, comme dans la *commedia dell’arte*, à en improviser le rôle selon les si-
92 tuations et les circonstances où nous nous trouvons engagés. Notre moi, ce moi
93 que nous avons imaginé comme un modèle, ce moi élu dans lequel nous nous re-
94 connaissons si nous en lisons l’histoire ou si nous le voyions représenté, il n’est
95 rien d’objectivement constitué. Nous le schématisons plutôt que nous ne l’ima-
96 ginons. C’est un type. Mieux, c’est un style. Pour caractériser ce moi paradigma-
97 tique, l’analogie la plus pertinente serait peut-être celle que nous emprunterions
98 à une improvisation musicale : ayant élu un style, avec ses rythmes, sa couleur,
99 ses timbres, ses modulations propres, nous n’interprétons pas notre vie comme
100 une partition qu’on joue ; nous l’improvisons plutôt en lui donnant à chaque ins-
101 tant ce caractère expressif et inimitable qui fait qu’on reconnaît Beethoven dans
102 une bagatelle, ou Brahms dans le plus bref intermezzo. Notre moi, c’est principa-
103 lement la manière que nous avons choisie de faire sonner notre vie.

Nicolas Grimaldi

Traité des solitudes, PUF, 2003, p. 91–95

Résumez en 250 mots le texte ci-dessus. Un écart de 10% en plus ou en moins sera toléré. Indiquez avec précision, en marge de chaque ligne, le nombre de mots qu’elle comporte et, à la fin du résumé, le total.